Zeitschrift: Jeunesse forte, peuple libre : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin

Herausgeber: École fédérale de gymnastique et de sport Macolin

Band: 13 (1956)

Heft: 9

Artikel: Sport et névrose du sport

Autor: Giroud, Claude

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-996786

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SPORT ET NEVROSE DU SPORT

par Claude Giroud, professeur (Suite et fin)

Nous avons publié dans le No 8 de «Jeunesse forte, peuple libre» l'excellent article de M. le Dir. A. Kaech, sur le «sens du sport». L'étude ci-après, de notre collaborateur Claude Giroud, est une analyse approfondie des divers éléments qui conditionnent l'activité sportive moderne. Puisse-t-elle éclairer et guider tous ceux — acteurs, dirigeants et spectateurs — pour lesquels le sport est et demeurera un moyen d'évasion purement désintéressé. F. P.

Le monde du journalisme et de la radio n'est autre qu'un réservoir sans fond que l'on aurait alimenté de liquides de multiples natures. On nous y dépeint le footballeur de l'ère de l'atome, s'il faut en croire ses shoots «atomiques», synthèse des facteurs de rapidité, d'efficacité, de puissance. On y brosse le portrait d'autres joueurs, qui jouent cette fois-ci au rythme à trois temps de la valse, de pure essence viennoise. La galerie se meuble plus encore par des boxeurs, dont les poings sont des poudrières en puissance, des nids à dynamite; des géants de la route, du champion au super-champion, de «l'aigle d'Adliswil» au «pédaleur de charme», du «moine roulant» à quelque «flèche ailée»; des «machines à tennis», d'origine australienne ou américaine, distributrices de coups droits «atomiques» ou de revers en «coups de canon». Dans la lice du stade évoluent à nouveau des coureurs à pied détenant une capacité respiratoire de plusieurs chevaux, du même ordre que les voitures automobiles, au départ «explosif» et au finish «sensationnel». Dans le milieu aquatique, des nageurs, qui progressent tels des poissons ailés! dans le milieu de la montagne, des alpinistes doués d'un pouvoir musculaire exclusif, celui du «muscle de la montagne», capables des plus rares performances. Le super-athlète se prépare lui aussi à entrer en scène, sur qui ses semblables n'escomptent que brillants faits sportifs. A la bouche de presque chaque critique du sport fleurissent les termes de «tempête dans la bataille», de «pilier d'équipe», de «débâcle», de «drame», de «tragédie», de «sensation», de «catastrophe». Ce genre littéraire, issu d'une crise pubertaire qui ne serait pas résolue, fournirait de quoi remplir des pages entières. S'il s'agit en l'occurrence d'une puberté prolongée, et nous rejoignons l'avis de J. Huizinga, nous la qualifierons de «puérilisme: suite de faits dans lesquels l'homme d'aujourd'hui paraît se conduire comme l'enfant ou l'adolescent en période pubertaire. Faut-il inclure à cela «l'esprit du club» avec sa gamme d'insignes, de devises et de mots d'ordre. Huizinga [3]) de plus, dans «A l'ombre d'aujourd'hui» [4]), pose la question de savoir si ce puérilisme étendu de notre société moderne n'exprime pas un besoin de jouer ; sa réponse est affirmative. Ne lisons-nous pas textuellement dans «Les Jeux de l'homme»: «Je crois pouvoir confirmer le sentiment de jeu et m'éclairant de cette idée propre à l'enfance, contester la qualité d'un jeu sérieux. Les marques essentielles du vrai jeu y font défaut, bien que la conduite puérile laisse supposer souvent, mais sous un angle extérieur, le jeu lui-même. La culture de l'être humain, si elle veut se hisser à nouveau à un niveau de consécration, de dignité et de grandeur, doit emprunter d'autres voies» [5]). Cette forme de puberté prolongée, nous le remarquons, à un degré atténué, dans un fétichisme particulier. En langage de psychiâtrie, il traduit une erreur de jugement par lequel, d'instinct, l'être s'attache à un symbole déterminé, à une manifestation ou à une partie de l'objet naturel. Le fait est similaire sur le plan du libido du sport. Y aurait-il, dans la psychologie moderne, à peine besoin de mettre l'accent sur le caractère de fétichisme des symboles, des uniformes, des emblèmes; de rappeler le merveilleux avec lequel l'on pare l'existence des gloires sportives, le commerce démesuré qui s'exerce autour d'elles: leurs portraits, leurs autogrammes ? Cela atteint le rang d'une adoration païenne, même si le résultat d'une partie de football ou de handball en est le fruit.

Tous ces cas neurotiques d'adoration de boxeurs, de footballeurs, de skieurs, bien qu'ils soient le reflet de manifestations instinctives de la foule, sont rarement taxés de pathologiques. Ils ne signifient pas seulement le retour à un culte primitif d'idoles, ou des morts, mais dans le même temps une déviation de ce culte originel, en raison de la différence de nature opposée de l'objet d'adoration. Ainsi, sous maints égards, une éthique du sport certaine, fondée sur un équilibre de l'esprit et du corps, a été détournée de ses fins initiales; œuvre de milliers d'idéalistes peut-être, qui ont remplacé cet idéal par le culte voué à un être exclusif, à une société, un pays, une montagne, un record. Leur idéal commun n'est plus un moyen, mais une fin en soi, en opposition avec lui.

Un homme peut à la fois haïr et aimer, sentiments qu'il éprouvera soit dans l'immédiat, soit dans l'alternance; état qui s'observe bien chez des fiancés au tempérament ardent, chez des couples mariés ou lors de rapports tendus entre parents et enfants. Il s'établit une situation d'ambivalence caractéristique, déjà définie par Bleuler en psychologie, où, envers la même personne ou le même adversaire, des sentiments contradictoires soient éprouvés [6]). Ces traits typiques d'ambivalence font partie du sport de notre temps. Chacun de nous a en mémoire quelque partie de football, au cours de laquelle l'équipe locale n'a pas rempli les prestations que les spectateurs attendaient d'elle; les suites en ont été une protestation houleuse accompagnée de signes d'accompagnement de nature acoustique, gesticulaire, et mimique. La masse des spectateurs, après avoir notamment invoqué comme excuse les conditions atmosphériques, le ballon, la place de jeu, la composition de l'équipe, exerce «la veulerie légale et charitable des gens du stade» tout aussitôt contre l'arbitre, puis ensuite contre les joueurs eux-mêmes. Un fléchissement dans le camp adverse se fait sentir généralement peu après. Et si l'équipe locale parvient néanmoins à reprendre la direction du jeu pour quitter le terrain au titre de victorieuse, la résignation. l'amertume, et le mépris se dissipent dans l'oubli comme fumée. Une atmosphère nouvelle, faite de joie, de satisfaction, et «d'amour» entoure les joueurs et garde ses droits... jusqu'au dimanche suivant.

Le spectateur existe, lui aussi, qui animé de l'esprit d'équipe à un très haut degré, prend fait et cause en toute occasion pour sa propre équipe, ce qui n'est pas moins neurotique. Il est possédé par la pensée de la victoire, vue de l'esprit, qui peut le placer parfois devant des situations regrettables et néanmoins humoristiques. Tel l'exemple de ce joueur connu d'une équipe de ligue nationale d'Autriche: il eut un acte de vengeance quasi pubertaire à l'endroit de la galerie des spectateurs qui manifestait violemment à son égard pour un foul que lui seul estimait injuste. On le vit baisser son cuissard sur-le-champ, et tournant le dos aux spectateurs, leur laisser la vision de son postérieur nu !

Que nous fut le cas d'une vedette déifiée du cyclisme italien aux heures des championnats du monde, qui ne put remplir les exigences que l'on misait sur lui ? Vaincu, il n'osa pas franchir la ligne d'arrivée de Frascati, car il se serait exposé, en dehors des injures d'usage, à des voies de fait du public. Presque inaperçu de ses innombrables «adorateurs», il a abandonné en un certain point du parcours. S'il réussit de nouveau le jour suivant à s'imposer dans une compétition et obtenir une «grande» victoire, il est le héros national incontesté comme hier, le roi tout-puissant, l'idole de milliers de fanatiques. Ceci jusqu'à sa prochaine défaite. Ces considérations ambivalentes — qu'elles aient trait à un championnat de football de ligue nationale ou un championnat du monde cycliste — ont été déduites lors de ces derniers dix ans et peuvent être valables dans presque chaque ramification du sport. Combien aléatoires sont des symptômes qui peuvent affaiblir l'unité du sport: le côté éphémère de la performance, l'esprit de lucre, les marques de popularité du spectateur.

Outre ces considérations ambivalentes, il est à en relever d'autres, d'un caractère sadique. Karl Jaspers, l'un des plus éminents philosophes contemporains, écrit à ce sujet: «Ce que la masse renie et ne voudrait donc pas garder pour soi, mais qu'elle loue dans le héros, objet de son culte, c'est l'appoint de la performance supérieure unique. Alpinistes, nageurs, aviateurs, boxeurs, exposent leur vie dans la lice du sport; ils sont l'offrande à la vue de laquelle la masse s'enthousiasme, est effrayée, ou satisfaite; ils sont l'objet de secrets espoirs, de conquêtes vers le merveilleux, la copie de ce qu'ils étaient dans la Rome antique: la jouissance du danger et la violation des droits du respect dus à son prochain» [7]) L'homme serait d'être impitoyable pour autrui; s'il lui reste un vestige de pudeur, fût-ce à l'égard de son prochain, F. Giese tente de l'expliquer, en corrélation avec les courses de chevaux: «Dans certains cas isolés, c'est uniquement l'amour des animaux; dans d'autres, dans l'immense majorité, c'est le secret instinct de cruauté latente de l'homme d'être «un loup pour l'homme». Le bâton est le moyen d'aide tangible, le jockey imprime à sa monture la qualité du galop. Et si aucun autre motif ne devait entrer en ligne de compte, l'un de ceux-ci: l'esprit de domination violent de l'homme sur l'animal, l'instinct de sadisme au fond de chaque être, devrait nous guider sur le fond des lois du sport, qui ne sont pas nécessairement de noble lignée, mais enracinées dans un sol plus vulgaire» [8]). Tous les genres de sport, en passant seulement de la lutte libre à la boxe, au football, aux courses d'autos et de motos — en face desquels l'instinct de la masse, âpre de sensations, trouve son compte — sont une lentille filtrant des traits de sadisme. Le masochiste du sport, présent à cette occasion, se fond en désespoir à la nouvelle d'une injustice dans le domaine du sport de son pays; ou le laudateur du sport pratiqué dans l'orbe des pays totalitaires n'accorde qu'un sourire charitable aux efforts des organisations sportives de son propre pays. Cet homme, à l'attitude inconsciente, ne le verra-t-on pas animé un jour de l'esprit de violence, qui le porterait à administrer une rossée à sa propre société, à son propre pays ?

Un dernier aspect est le besoin d'agitation «neurotique» qu'éprouvent ceux dont le nom manque partout, hormis sur les listes des comités de sport. Une forme de «nymphomanie sportive», que F. Giese définit en ces termes: «En dirigeant notre attention parallèlement aux théories du jeu — éléments directeurs de toute activité sportive normale — vers une volonté de puissance, un besoin de briller, nous nous approchons du centre de la question.

On peut rencontrer de nombreuses fois au cours de sa vie des hommes, ayant en eux des besoins particuliers innés, et qui s'efforcent d'acquérir une situation agissante dans d'autres domaines, afin d'avoir coûte que coûte le sentiment de supériorité sur une partie de leurs semblables. Leur besoin de paraître cherche un écho dans la performance sportive, et, faute de succès, dans la vie de la société sportive» [9]).

Toutes ces tendances du libido du sport peuvent s'amplifier, s'étendant des frontières du normal, pour se confondre dans la démesure. Seules les expériences vécues sont là pour nous en donner un témoignage — et nous sommes obligés d'y souscrire malgré nous — où l'absence de mesure est l'un des traits distinctifs du comportement neurotique. Des appels à la raison ne sont pas une arme assez efficace pour lutter contre le «névrosé du sport». Il appartient à sa nature de communiquer à d'autres sa perception émotive, une expérience intégrale du pouvoir auditif; l'univers tourmenté des neurotiques n'admet aucun fait qui ne puisse avoir dans son fond une dépendance étroite avec le danger. L'un des maux fondamentaux de notre temps, nous le touchons par le titre de notre exposé, par cette «névrose du sport», puis en citant toutes ces considérations d'ordre neurotique.

Souvenons-nous de l'émoi que jeta, il y a peu, une partie de football en Italie; elle occasionna nombre de blessés graves et légers au rang des spectateurs. Ne sentons-nous pas combien le libido du sport peut aujourd'hui rompre ses liens, au même titre que chez les colériques aliénés ?

On doit se borner, dans le cadre de notre exposé, à effleurer les causes de cette dégénérescence. Tandis que l'instinct de reproduction de l'être humain sert l'humanité à assurer la continuation de la vie, le libido du sport correspond à une tendance de l'individu de s'identifier à l'aide d'une idée sociale ou de quelque système de valeurs communes. En d'autres termes, le besoin qu'a l'homme d'inclure son soi à quelque chose. Tous deux sont des instincts profondément tenaces chez l'homme. Le second surtout, relégué dans l'oubli, ayant apparut ces dix dernières années, que Freud avait analysé être d'origine sexuelle. Ce besoin de fixer son soi à des éléments liés au sport en détermine la névrose et le recrutement d'un grand nombre de névrosés.

Quel rôle jouent les hommes conscients des vraies valeurs du sport ? Ils crient en vain dans le désert; ils reculent devant le gain de terrain sans cesse accru à l'actif du monde neurotique. Tous ces exemples d'une folie incompréhensible et d'un aveuglement de l'homme dans son comportement envers le sport, sont des arguments décisifs étayant la question posée en début de notre exposé: n'entrons-nous pas dans une période où le sport serait lettre morte, comme l'a traversé autrefois le monde antique ? Nous répondrions affirmativement. Huizinga montre clairement la différence entre hier et aujourd'hui: «Les compétiteurs, dans la culture archaïque, composaient une partie des fêtes sacrées. Ils agissaient en qualité d'êtres sacrés, inviolables, au pouvoir guérisseur certain. Dans le sport moderne, s'est perdue cette interdépendance avec le culte. Le sport a évolué perdant tout sens sacré et n'a plus aucun lien organique avec la structure de la collectivité, même si une autorité supérieure du gouvernement en dicte les normes. Il est beaucoup plus une extériorisation naturelle d'instincts agnostiques, qu'un facteur d'esprit communautaire actif. La perfection à laquelle veut tendre la technique sociale moderne, par des démonstrations de masse extérieurement, reste une vue de l'esprit de faible envergure. Ni les Jeux olympiques, ni les organisations de sport des Universités américaines, ni les

(suite à la page 6)

rencontres sportives internationales orchestrées à grand renfort de publicité, n'ont pu élever le sport à un niveau de culture supérieur. Il reste, si vif soit l'engouement des pratiquants et des spectateurs, une fonction stérile, privée d'une manière très sensible de l'ancien facteur de jeu.

Cette vue des choses s'oppose diamétralement à l'opinion courante admise, que le sport a la valeur, au plus haut degré, d'un élément de jeu dans notre culture. Détrompons-nous, il n'y a rien de cela. Le jeu est devenu trop âpre, et son esprit s'en est peu à peu séparé» [10]).

Nous pouvons dire en résumé qu'une grande partie des hommes du XXme siècle, qui, activement ou passivement, ont cherché refuge dans le sport, sont poussés à la névrose du sport, parce qu'ils ne savent pas donner une réponse au sens profond du sport, et de là, au sens de la vie. Parce que, tant du point de vue social que métaphysique, ils ne savent pas de qui ils dépendent.

Cet exposé s'adresse avant tout à tous ceux que préoccupent et qui se sentent responsables de la croissance de la jeune génération. Nous le livrons à leur méditation attentive. Claude Giroud.

Adaptation française de la revue «Leibesübungen-Leibeszerziehung», No 1, 1956, Vienne.

*) Cf. Jeunesse Forte - Peuple Libre de juillet 56.
3) J. Huizinga : Homo Ludens, Amsterdam 1940 ; p. 331
4) J. Huizinga : A l'ombre d'aujourd'hui, 5e éd. ; Zurich 1937; p. 140.
5) J. Huizinga : Homo Ludens, p. 333.
6) S. Freud : Préface à l'introduction de la psychanalyse, Vienne 1946.
7) Karl Jaspers : La situation spirituelle du temps». Berlin 1931 ; p. 65.
8) F. Giese : «L'esprit du sport», Munich, 1925 ; p. 76.
9) F. Giese : «L'esprit du sport», p. 77.
10) J. Huizinga : Homo ludens ; p. 318.

Un véritable danger guette le sportif...

Le doping, vedette méconnue!

Contrairement à ce que l'on peut croire, le « doping » n'est pas exclusivement réservé aux chevaux de course. Il guette chaque sportif. Nombreux sont ceux qui y ont recours. Pendant l'entraînement déjà et plus précisément pendant la compétition, certains ont « besoin » d'un fortifiant. C'est le début du dopage systématique. Le plus fréquemment, le « doping » est camouflé sous des aspects les plus divers. On l'incorpore à la nourriture, à moins que celle-ci en possède la consistance directe. D'autre fois, le sportif abuse de son fortifiant habituel, aliment qui serait pratiquement inoffensif s'il était absorbé à dose normale. Le simple « coup de fouet » qu'on semble vouloir rechercher ne tarde pas à rejoindre le domaine de la drogue. Il est certes superflu de relever les méfaits terribles que la drogue produit sur notre organisme !

Dans la règle, le « doping » semble être la planche de salut des sportifs mal entraînés ou en mauvaise condition physique (ce qui revient au même le plus souvent). Des champions y ont aussi recours pour s'attribuer un titre... loin de leurs capacités ordinaires. Mais tous ceux qui ont abusé d'un dopage quelconque se sont rendus coupables d'une mauvaise action envers eux-mêmes et d'une malhonnêteté envers les camarades de jeu. Mais encore faut-il admettre que le sport ne soit qu'un jeu...

On se dope inconsciemment...

Le « doping » peut s'incorporer à l'organisme de trois façons bien distinctes. Tout d'abord, avec la nourriture ordinaire. C'est aussi le procédé le plus courant et le moins remarqué parce qu'à la portée de chacun du fait de sa provenance naturelle. Les excès de viandes et d'acidités, les surplus de sucre ou de corps gras sont les plus prisés. Il semble, à première vue, qu'il n'y ait pas de danger à manger une grande quantité de sucre. La médecine spécialisée prouve le contraire. Les aliments que nous citons plus haut, produisent effectivement une stimulation passagère... mais dans le système sanguin seulement. L'influx nerveux ainsi provoqué ne se remarque pas primitivement. Il laisse seulement apparaître une lassitude prolongée après l'effort. Ce n'est qu'à la longue que l'organisme entier ressentira les effets néfastes par une élimination radicale de tout jugement chez l'individu. Les réflexes naturels diminuent aussi progressivement.

Les boissons dangereuses...

Les boissons fortes produisent également un effet néfaste sur l'organisme humain. L'alcool particulièrement devrait irrémédiablement être banni par les sportifs. Il n'augmente jamais le rendement énergétique. Il produit un éclair de puissance qui ne peut subsister physiquement. De plus, l'alcool altère dangereusement les réflexes et il amenuise la volonté dans la poursuite d'un effort. Par contre, les boissons sucrées (non gazeuses) ou salées ne doivent pas être considérées comme « doping », si elles sont prises modérément. Il est indispensable d'observer une abstinence réelle durant l'entraînement déjà. Les boissons fortifiantes ad hoc peuvent être absorbées sans danger, car elles régénèrent l'organisme, mais là encore, il est nécessaire d'admettre certaines restrictions.

Les dangers de la drogue...

La troisième forme de « doping » est nettement la plus dangereuse. Elle touche directement le domaine des stupéfiants. Elle est sévèrement prohibée. Toutefois, des entraîneurs peu scrupuleux de la santé de leurs poulains n'hésitent pas à en user, ni même à en abuser. Cette catégorie du dopage embrasse la multitude des vitamines chimiques qu'on trouve dans le marché ; souvent contre ordonnance médicale. Ces drogues se remarquent par des effets directs et durables sur l'organisme. Leurs symptômes sont des claquages brusques, des vomissements ou des furoncles chroniques. Il existe là encore de nombreux faits connus. Les plus nombreux proviennent des compétitions professionnelles et particulièrement en cyclisme. De nombreux champions (fortunés) disposent souvent des services d'un médecin particulier qui joue le rôle de préparateur-conseil. Ceux-là sont surveillés. Mais une grande quantité de sportifs recourent aux petits services d'un entraîneur profane en la matière. Le drame alors se produit et il est souvent impossible de le prévenir.

Fuyons le « doping »

Sous toutes les formes qu'il soit, le « doping » doit être proscrit par le sportif. Seule une alimentation saine, équilibrée et régulière peut contribuer à maintenir l'organisme dans un état parfait. Les dangers de la drogue sont incontestables. La liste de ses méfaits est longue. Mais l'excitation passagère qu'on peut en tirer ne vide que plus rapidement l'« accumulateur » de l'athlète. Il existe des toniques légers qu'on peut absorber avec l'autorisation d'un médecin spécialisé. Ceux-ci devraient suffire lorsque le besoin s'en fait réellement sentir. Les vitamines simples peuvent aussi être d'un secours appréciable. Ici encore tout est question de mesure.